

CINÉMA

Reprise : les « Hyènes » foudroyantes de Djibril Diop Mambéty

Fable amère et visionnaire, le film du cinéaste sénégalais, sorti en 1992, revient en salle.

Par Jacques Mandelbaum • Publié le 02 janvier 2019 à 07h15 - Mis à jour le 02 janvier 2019 à 07h15



« Hyènes » (1992), film sénégalais de Djibril Diop Mambéty. JHR FILMS

Sur le champ de ruines du cinéma africain, belle utopie trop tôt enterrée, la lumière de quelques étoiles brille encore très fort dans le ciel des cinéphiles. Parmi elles, le météore sénégalais Djibril Diop Mambéty, autodidacte de génie sortant des clous du cinéma d'auteur occidental aussi bien que de l'épure du film de village africain. L'œuvre métissée de Diop en est précisément l'émancipatrice synthèse, réalisée sous l'effet d'une puissante poésie.

L'affaire se joue vite et fort. Né en 1945, à Colobane, dans la banlieue de Dakar, viré de l'école, viré du Théâtre national Daniel-Sorano, mort en 1998, à Paris, il n'en aura fait qu'à sa tête, laissant derrière lui deux longs-métrages (*Touki Bouki*, 1973 ; *Hyènes*, 1992) et trois moyens-métrages (*Badou Boy*, 1970 ; *Le Franc*, 1995 ; *La Petite Vendeuse de soleil*, 1999) qui tombent comme la foudre. On ne voit guère que l'œuvre du Brésilien Glauber Rocha, poussée à l'ivresse par son « esthétique de la faim », pour donner un élément de comparaison.

Près de vingt ans ont passé après « Touki Bouki », chef-d'œuvre moderniste dont l'insuccès fut cinglant

L'aubaine, c'est de pouvoir redécouvrir *Hyènes* aujourd'hui en salle. Près de vingt ans ont passé après *Touki Bouki*, chef-d'œuvre moderniste dont l'insuccès fut cinglant. Un minimum d'imagination

permet de reconstituer un lien entre les deux films. Le premier mettait en scène Anta et Mory, un jeune couple amoureux – issu pour elle d'un bidonville dakarois, pour lui du pastoralisme – qui rêve d'embarquer pour la France. S'ensuit une campagne à la Bonnie et Clyde, grand carnaval esthétique où l'onirisme, l'humour et le dépassement imaginaire des asservissements de la tradition et du colonialisme emportent tout sur leur passage. Élément moteur de cet envol, le rimbaldien Mory, par une ultime et héroïque volte-face, abandonne sa compagne sur le bateau et retourne à sa terre.

Puissances de l'argent

Or, quelle histoire met en scène, vingt ans plus tard, *Hyènes* ? Le retour en son village natal de Linguère Ramatou, une vieille femme décatie qui a fait fortune dans le vaste monde en vendant ses charmes, et qui ne revient que pour se venger de Dramaana Drameh, épicier estimé du village, qu'elle accuse de s'être honteusement conduit avec elle au temps de leur jeunesse, l'abandonnant après l'avoir mise enceinte et la faisant chasser du village. La fable a beau être adaptée de *La Visite de la vieille dame* (1955), célébrisime pièce de théâtre de l'écrivain suisse Friedrich Dürrenmatt, on ne peut manquer de faire le lien avec *Touki Bouki*.

Accueillie en fanfare par le village qui crève sous la misère, la vieille dame triste qui clopine sur une jambe en or propose aux édiles un marché sévère : 100 millions de dotation contre la mort de son ancien amant. Réprobation générale. L'attente n'en sera pas moins profitable à la vieillesse. Même la morale s'achète. Une décision irréprochablement démocratique, basée sur le droit coutumier, établit la culpabilité de Dramaana. De *Touki Bouki* à *Hyènes*, c'est donc bien le deuil d'une relève africaine que Diop Mambéty établit, pointant la soumission du continent aux puissances de l'argent et à la corruption du capitalisme mondialisé.

Le cinéaste enrobe cette fable amère dans une science de la composition du plan, une impétuosité de couleurs, une dramaturgie brechtienne, qui forcent l'admiration

Plasticien hors pair, le cinéaste enrobe cette fable amère dans une science de la composition du plan, une impétuosité de couleurs, une dramaturgie brechtienne, qui forcent l'admiration. Mais la beauté de son film ne console pas de l'amertume et de la lucidité visionnaire de son propos. Elle l'accuserait plutôt. Un fait récent invite d'ailleurs à une hypothèse originale, selon laquelle Linguère Ramatou annoncerait Beyoncé. Sur l'affiche de sa dernière tournée commune avec son compagnon, Jay-Z, dévoilée en mars 2018, la chanteuse posait en effet avec lui sur une moto surmontée d'un crâne de zébu. Or, cette image non créditée par les sémillants milliardaires vient tout droit de *Touki Bouki*, dans lequel il suffisait au bonheur du jeune couple de crève-la-faim de chevaucher fièrement l'engin.

Lire le décryptage : Avec Jay-Z et Beyoncé, « le Louvre devient une marque cool »

Ce recodage américain de l'africanité par le star system – qu'il s'agisse de Beyoncé ou du superhéros noir de *Black Panther* – est pour le moins gênant aux entournures. Djibril Diop Mambéty rêvait quant à lui d'inventer un langage émancipateur pour le cinéma africain. Il le cherchait dans les bidonvilles de Dakar, dans la révolution carnavalesque, dans l'exécration de l'argent corrompeur, dans l'exaltation de l'impureté du monde et dans l'appel sorcier à se réinventer soi-même. Il l'a d'ailleurs trouvé, mais qui veut aujourd'hui s'en souvenir ?